



# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 111

Janvier 2016

Les Villemadais d'ailleurs (13)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous avez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

Et s'il vous manque un numéro, ou plusieurs, ou tous, de Villemadé d'antan, n'hésitez pas à les demander.

## **François Ruiz** (qui est décédé quelques jours après nous avoir laissé ses souvenirs)

Je suis né en 1946 à Sidi-Bel-Abbès en Algérie. Mes parents tenaient un magasin d'alimentation générale, y compris une boulangerie. J'ai connu l'époque où la vie était agréable, j'avais des copains arabes, en particulier Rachid, un voisin ; quand j'allais chez lui, sa mère me faisait des gâteaux. Je jouais au foot et on tirait au sort pour désigner les équipes afin que les meilleurs ne se mettent pas ensemble (l'équipe n° 1 de Sidi-Bel-Abbès a été plusieurs fois championne d'Algérie).

Dans le quartier, il y avait des maçons, des carreleurs, une entreprise de battage, des cafés. Devant la porte des cafés, on trouvait des marchands de brochettes avec trois variétés différentes : les brochettes avec seulement du foie d'agneau, d'autres avec foie et cœur, d'autres avec foie, cœur et mou.

L'école primaire s'est passée sans problèmes jusqu'au certificat d'études. J'ai le souvenir d'une grande discipline : on se mettait en rang, au signal on entrait jusqu'à la porte de la classe, ensuite on entrait en classe et avant de s'asseoir il fallait montrer ses mains pour que le maître puisse examiner leur propreté. Le samedi, avant de partir, on avait une séance de cinéma ; on faisait aussi de l'aéromodélisme. Après le certificat, le collège technique avec l'option plomberie (sur les conseils d'un instituteur) m'attendait mais il a fermé au bout de quelques mois à cause des événements. Alors, je suis resté au magasin de mes parents et normalement je devais leur succéder. Je leur donnais un coup de main, je vendais des bonbons aux copains et j'en ajoutais toujours quelques uns.

Avec mon père, on allait se ravitailler en moutons dans un petit village. La femme de la maison nous faisait cuire un pain excellent dans un four en terre fermé avec de la bouse de vache.

A Pâques, on fabriquait des cerfs-volants et on allait les faire voler dans la campagne. C'était l'occasion de manger des gâteaux que l'on appelait la mona.

Pendant les vacances, j'allais aider des amis qui avaient une grande cave et je me suis initié ainsi au travail de vigneron : mettre les étiquettes sur les bouteilles, travailler au laboratoire, remplir de vin des grandes amphores dans lesquelles il y avait du charbon de bois.

Sidi-Bel-Abbès était restée relativement calme parce qu'elle était le siège de la Légion Étrangère mais la situation s'est quand même dégradée et il a fallu partir non sans quelques péripéties : l'avion que je devais prendre est parti sans moi et je n'ai pu partir que le lendemain.

J'ai eu l'occasion de revenir à Sidi-Bel-Abbès en 1990 avec toute ma famille et nous avons pu revisiter notre ancienne maison. Nous avons été très bien accueillis et évidemment on nous a offert le thé.

A mon arrivée en France, en 1962, j'ai passé d'abord un an à Arduy puis je suis arrivé à Villemadé. L'accueil a été difficile. Une famille d'italiens, route de Bordeaux, nous recevait aimablement : j'allais y soigner les



vaches et remplir les pots de lait. C'est le foot qui m'a permis de m'intégrer et je me souviens encore de Michel et Gérard qui, alors que je les regardais jouer, sont venus m'inviter à jouer avec eux et je suis vite devenu membre à part entière de l'équipe.

### **Françoise Solivérès**

Je suis née en 1952 à Oujda, au Maroc sur la frontière algérienne. Ma famille habitait cette ville parce que mon père, qui habitait l'Algérie, est devenu orphelin à l'âge de cinq ans et a été recueilli par une tante qui habitait Oujda et qui l'a élevé comme son propre enfant. Oujda était marquée par la guerre d'Algérie toute proche, si bien que mes souvenirs d'enfant sont marqués par la guerre, les émeutes, les coups de feu, des Français tués et donc la peur. Je fréquentais l'école maternelle et ma mère parfois venait me chercher parce qu'un ami commerçant marocain l'avertissait qu'il allait y avoir du grabuge et qu'il valait mieux s'enfermer chez nous. Alors ma mère montait la garde devant la fenêtre fermée pour nous défendre éventuellement.

Il m'a fallu faire un voyage au Maroc en 2000 dans ma ville natale pour exorciser cette peur et ces mauvais souvenirs, tellement on a été accueillis chaleureusement par les Marocains qui habitaient la maison que nous avions occupée : permission de visiter et de photographier (j'ai été très émue quand j'ai reconnu la fenêtre devant laquelle ma mère montait la garde), d'emporter un peu de terre du jardin, évocation des souvenirs avec la grand mère de la maison et enfin invitation à un couscous.

Quelques autres souvenirs me restent, moins négatifs : l'école avec les autres enfants et parfois aussi les poux qui obligeaient de rester à la maison. Les soirées en famille dans la rue devant la maison où on dégustait la pastèque. L'église paroissiale avec une grotte reproduisant celle de Lourdes. Une visite du roi du Maroc en grande pompe : il passait devant notre porte, une foule immense en liesse se rassemblait et il fallait pavoiser la maison (ma mère s'obstinait à mettre le drapeau français et non le drapeau marocain).

Mon père étant muté, nous avons quitté le Maroc sans précipitation. Surtout pour mes parents, ce fut un arrachement. Je me souviens de l'avion que je trouvais énorme.

Nous avons séjourné quelque temps à Montauban puis nous sommes arrivés à Villemade sur la place de l'Église. Nous avons été frappés par le manque de confort des maisons : au Maroc nous avons l'eau courante, ici il fallait aller chercher l'eau au puits de la place. Les gens parlaient occitan, langue que nous ne comprenions pas et cela heurtait mes parents qui avaient l'impression, vraie ou fausse, qu'on voulait les tenir à l'écart. Ma mère, ne connaissant pas les usages, était allée, un dimanche à la messe, s'agenouiller sur un prie-Dieu qui avait une propriétaire et qu'il a fallu lui laisser.

Au début de notre retour, un feu d'artifice à Montauban m'a provoqué une crise de nerfs et j'étais effrayée par les chasseurs, tout cela me rappelant ce qui se passait à Oujda. Mais j'ai vite tourné la page et me suis adaptée. J'ai pris l'accent local et même j'employais quelques mots occitans (mon père me donnait parfois des lignes à faire, par exemple « le mot canhoter n'est pas français »). A l'école, j'étais la seule à ne pas porter de sabots et j'ai insisté auprès de mes parents pour qu'ils m'en achètent une paire, ce qu'ils ont fait. Me voilà donc à Villemade depuis 1958.



**Photos page 1 : la mairie de Sidi Bel Abbès**

**Page 2 : l'église d'Oujda**

**Proverbe occitan :** Des paurucs s'en salvia totjorn qualqu'un, des peureux (des prudents) il s'en sauve toujours quelqu'un.



# VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 112

Février 2016

Les Villemadais d'ailleurs (14)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous ayez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

Et s'il vous manque un numéro, ou plusieurs, ou tous, de Villemade d'antan, n'hésitez pas à les demander.

## Yves Astoul

Je suis né en 1936 à Mespel, un hameau de Larroque en Grésigne (dans le Tarn). Le hameau comportait 19 maisons. L'une était occupée par un sabotier, qui faisait des sabots évidemment mais aussi des sabots spéciaux pour bêcher (un sabot avait un renforcement en bois sur lequel on appuyait la bêche pour lever la terre. Il y avait une veuve qui avait une quinzaine de moutons : elle allait les garder dans un pré communal et elle ramassait des feuilles dans des sacs pour les nourrir l'hiver. Les autres maisons étaient occupées par des paysans.

Mon grand père était maquignon et dressait des bœufs et des chevaux pour le travail. Je lui donnais un coup de main dès l'âge de sept ans en guidant les bœufs auxquels on attelait un lourd brabant.

Mes parents étaient agriculteurs, ils élevaient des vaches et des moutons, ils faisaient des céréales, ils avaient trois hectares de vigne et évidemment cochon, poules et canards à gaver pour l'alimentation familiale. Je me souviens d'une vigne sur un plateau d'où on apercevait le village haut perché de Puycelsi. La vigne était remplie de cailloux et quand on y passait la charrue, il ne fallait pas trop la planter pour qu'elle ne se coince pas sous les pierres. Quand on vendangeait, on mettait les grappes de raisin dans des corbeilles que l'on portait sur la tête jusqu'aux comportes. Avec un cheval et une charrette, on allait au moulin des Istournels à Bruniquel pour faire de la farine. On avait aussi une quinzaine d'hectares de bois, ce qui nous permettait de faire du bois de chauffage et de le vendre.

Le hameau était bien desservi par les commerçants des alentours : toutes les semaines, un boucher venait de Monclar, un épicier de Castelnau-de-Montmiral et trois boulangers de Larroque, de Penne et de Bruniquel. Larroque était à un kilomètre et demi : on y trouvait la mairie, l'école, un forgeron, un maçon et le curé. Ce dernier nous faisait le catéchisme deux fois par semaine et quand il lui arrivait d'être malade, il nous faisait signe de sa fenêtre qui était en face de l'école.

J'allais évidemment à l'école à pied, seul, et il m'arrivait de remonter à la maison entre midi et deux pour apporter du pain à mes parents. Je ne me souviens pas du travail qu'on accomplissait à l'école mais des bêtises que l'on faisait et des punitions que l'on récoltait. On allait sonner les cloches de la petite chapelle du château occupé par quatre demoiselles, on allait s'amuser avec les ânes qui appartenaient au même château. Il nous arrivait, en allant chercher le bois pour le poêle, d'ouvrir le robinet de la barrique de vin qui était juste à côté. Une fois, on a même brûlé toutes les règles dans le poêle.

Vers l'âge de 12 ans, j'ai perdu une petite sœur de 10 ans plus jeune : nous avions une grande cheminée dans la maison, de plain-pied, elle est tombée dans le feu et s'est gravement brûlée le visage : malgré son transport à Montauban, on n'a pas pu la sauver.

Pendant la guerre de 39-45, il y avait des maquis dans la Grésigne et je me souviens d'un accrochage entre Allemands et maquisards alors que nous travaillions dans les champs et d'un grand père qui nous disait en occitan : « Mainatges, demoras aici, nos van tiar, les enfants, restez ici, ils vont nous tuer ».

A 14 ans, l'école était finie. Tout en continuant à donner des coups de main sur la ferme (il n'y avait pas de tracteur et tout le travail se faisait avec les bêtes ou à la main), j'ai travaillé dans une entreprise qui faisait du charbon de bois dans la forêt de la Grésigne : il fallait construire un tas de bois bien régulier comme une gerbière puis on le recouvrait de feuilles sous lesquelles le bois brûlait à l'étouffée pendant deux jours puis il fallait mettre le charbon en morceaux et l'ensacher pour la vente. Puis j'ai été embauché par quatre communes et par les Eaux et Forêts pour l'entretien des chemins : empierrer, mettre du gravier, préparer de la boue, renforcer les talus, débroussailler

les coupes.

Pour se détendre, il y avait un billard au café, les fêtes de village, un grand pèlerinage à Mespel le lundi de la Pentecôte et puis il y avait la chasse. C'est avec mon père que j'ai pris le virus, tout jeune. A 9-10 ans, il m'arrivait, les nuits de pleine lune, de monter la garde avec lui dans une cabane pour empêcher les sangliers de manger le maïs. Il m'arrivait de faire « travailler » un furet dans les terriers de lapins, ce qui était du braconnage évidemment interdit. Plus grand, je participais aux battues, d'abord comme rabatteur (il fallait faire du bruit pour envoyer le gibier vers les chasseurs) ou comme piqueur (s'occuper des chiens, les faire chasser et ensuite les récupérer) puis après comme tireur.



Le 1<sup>o</sup> novembre 1956, j'ai été appelé au service militaire puis en Algérie pendant 23 mois d'où je suis revenu le 10 janvier 1959, avec une blessure.

A mon retour, j'ai travaillé comme mécanicien chez un entrepreneur agricole à la Sauzière pendant sept ans. J'ai été embauché ensuite à Montauban et je suis arrivé à Villemade en 1966.

#### **A.B.**

Je suis née en 1936 à Planque, sur le bord du Tarn entre Montauban et Corbarieu. Mon père était d'origine villemadaise, ses parents avaient une ferme après la forge Benet, vers la salle des fêtes. Mes parents étaient métayers sur une douzaine d'hectares. La bonne terre et l'irrigation grâce au Tarn permettaient de cultiver des fraises, des artichauts, des pommes de terre, des tomates, des carottes, des salades sans parler du maïs, du blé et du foin pour nourrir une paire de bœufs et un cheval. La récolte des asperges durait trois mois et il fallait s'y tenir tous les jours, dimanches et fêtes compris.

Un boulanger de Reyniès passait toutes les semaines, ainsi qu'un épicier de Bressols. Dans ce village, il y avait un épicier, un boucher, un forgeron, un sabotier, un coiffeur. Ma mère allait faire des courses à vélo à Montauban, en particulier pour faire ressemeler les chaussures. Dès l'âge de 10 ans, je partais seule en barque sur le Tarn pour faire des courses de l'autre côté du Tarn à Bressols.

On se lavait à la maison dans une lessiveuse mais, à partir du moment où ils ont été construits, on allait aux bains-douches de Corbarieu.

L'école était à 1,5 km, j'y suis allée d'abord à pied puis à vélo et je mangeais à la cantine. Je me souviens d'une institutrice très sévère. Quand il a fallu passer le certificat d'études à l'Ancien Collège, c'est le mari de l'institutrice qui nous y a amenés avec sa « traction » : nous étions quatre, assis sur le siège arrière. J'étais tellement heureuse de l'avoir réussi que je sautais partout.

De la guerre, le souvenir le plus dur est l'absence de mon père, deux ans soldat puis cinq ans prisonnier. Quand il est rentré, je ne le connaissais pas, je le prenais pour un étranger qui n'avait pas à prendre ses repas avec nous et il m'a fallu du temps pour m'y habituer. Les Allemands passaient souvent pour prendre de la nourriture. Un jour, les dépôts d'essence ont été bombardés, ma mère a pris tous ses enfants et nous a fait courir vers un pigeonnier à quelques centaines de mètres où elle pensait que nous serions plus en sécurité.

Notre paroisse était Sapiac. Mes grands parents y allaient à la messe avec la jardinière et le cheval. Pour la messe de minuit, nous partions une heure avant et, au retour, on faisait et on mangeait des « bougnettes » (des oreillettes ou des merveilles).

Après le certificat d'études, j'ai travaillé avec mes parents. Je tenais même les comptes du propriétaire. A la saison, j'allais trier le raisin au Fau ou à Ardus. J'y allais à vélo, je dormais sur place et je rentrais le samedi. On allait chercher le chasselas à la vigne sur de grandes claies, que l'on appelait des « cliches » puis on enlevait les petits grains ou les grains fendus. Le triage durait de deux à trois mois.

Le travail comptait beaucoup et les loisirs étaient rares : quelques bals et les fêtes votives. Un lundi de Pentecôte, mon futur mari et celui d'une de mes sœurs sont venus nous voir mais voyant de loin que toute la famille était occupée à ramasser du fourrage, de peur d'être embauchés, ils ont préféré ne pas se montrer et aller au cinéma à Montauban.

Je suis arrivée à Villemade en 1953.

**Photos page 2 : maison de Mespel**

**Proverbe occitan :** Quand veses los gòrps venir, pren l'alair e vai te'n curbir.

Quand tu vois les corbeaux arriver, prend ta charrue et va-t-en semer.



# VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 113

Mars 2016

Les Villemadais d'ailleurs (15)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous ayez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

Et s'il vous manque un numéro, ou plusieurs, ou tous, de Villemade d'antan, n'hésitez pas à les demander.

## Georges Marrou.

Je viens de Bourret, sur la rive gauche de Garonne où je suis né en 1933. Nous avons gardé en français la tournure occitane qui supprime l'article devant un fleuve ou une rivière importante : nous allons à Garonne, Garonne déborde. Bien que premier village gascon en venant de Montauban, nous ne parlions pas l'occitan gascon mais celui de Montech et celui de Villemade, à quelques mots près. Il paraît qu'on parlait gascon avant la construction du pont suspendu, maintenant hors service, qui a permis d'aller facilement à Montech tout proche plutôt qu'à Verdun-sur-Garonne ou Beaumont-de-Lomagne et on s'est mis à parler comme à Montech.

Les vieux métiers ressemblaient à ceux de Villemade mais il y en avait un de particulier, propre aux villages des bords de Garonne : le pêcheur d'aloses. Il avait un filet qui tournait grâce au courant et qui déversait les poissons directement dans la barque. Il passait ensuite dans les maisons pour vendre son poisson.

Dans la ferme familiale, il y avait un hangar immense pour entreposer le foin et la paille. Il était doté d'un système particulier qui permettait de monter la charge entière d'une charrette de fourrage ou de paille jusqu'en haut grâce à un treuil fonctionnant par traction animale, quatre câbles et poulies, une plate-forme sur rails et sur la charrette une barre de bois et deux chaînes portant la charge de fourrage ou de paille.

C'est dans cette grange que je m'amusais avec mes frères et ma sœur un certain jour de 1939, nous construisions une cabane sur une charrette avec des vieilles couvertures. Et c'est là qu'un adulte de la famille est venu nous dire : « Mes enfants, la guerre est déclarée ». Je ne me souviens pas si nous avons arrêté nos jeux mais j'ai compris que c'était quelque chose de grave, j'avais six ans.

De la guerre, j'ai d'autres souvenirs. Quand elle a commencé et qu'il y a eu la « débâcle », beaucoup d'avions se sont repliés sur le sud, c'était des petits avions à hélice qui volaient très bas en suivant Garonne. Comme la maison familiale est située sur

un plateau qui domine le fleuve d'environ 80 mètres, les avions passaient pratiquement à notre niveau et nous les comptions : plusieurs centaines pendant trois jours. Un pilote nous a fait même bonjour en levant le bras. À la même période, une centaine de soldats ont occupé la cour de la ferme avec camions, canons et roulanges pendant plusieurs jours ; pour nous les enfants qui étions en vacances, cela a été un événement. En 1944, j'ai assisté, du haut de notre plateau, à un accrochage entre maquisards et Allemands au carrefour de la Vitarelle sur la 113 avec des fermes incendiées. Je me souviens aussi d'un bombardement de Toulouse un dimanche matin : on entendait les avions et on voyait des bombes tomber.

J'habitais à 3 kms du village, j'allais à l'école à pied, et l'hiver on emportait dans les poches des cailloux chauds enveloppés dans du papier. J'ai eu assez rapidement un vélo, d'abord un vélo de fille auquel mon père avait ajouté un manche à balai pour qu'il devienne vélo de garçon ! La route départementale qui



amenait au village n'était pas goudronnée ; sur le bord, il y avait des tas de graviers pour boucher les trous : c'était un vrai plaisir de les escalader à vélo. Les retours d'école étaient passionnants car nous étions nombreux à emprunter le même chemin. Il commençait par une côte très raide qui dominait le village et en particulier un jardin où étaient entreposées les ruches du directeur de l'école. Quelquefois, des cailloux volaient jusqu'aux ruches, mais c'était un jeu très dangereux non pas à cause des abeilles car nous étions loin mais à cause du propriétaire. Le jeu préféré en cour de récréation était le jeu de barres : deux camps où on faisait des prisonniers en touchant les adversaires à condition d'être sortis de son camp après eux du leur. Plus grands, on jouait à ce qu'on appelait du catch : il fallait porter le ballon (rond) derrière la ligne des adversaires, c'était, avec la touche, la seule règle ; après, tout était permis. Et on jouait dans la cour de récréation bien dure avec de bons cailloux.

Je suis arrivé à Villemade d'abord en 1976 puis en 2000 après être passé par Montauban, Hyères pour le service militaire, l'Algérie, Caussade, Albias, Castelferrus, Montauban, Koumra et N'Djamena au Tchad, Paris, St André dans l'Eure et Labastide St Pierre.

### **Monique Nègre**

Je suis née en 1948 à Montauban mais je suis partie presque aussitôt à Toulouse, où mes parents sont allés tenir un commerce de vêtements. Nous étions dans le quartier Arnaud Bernard, nous nous connaissions entre voisins et il y avait d'autres commerces, en particulier une épicerie et une quincaillerie. La guerre n'était pas finie depuis longtemps et j'en ai entendu parler : des restrictions et aussi de la Résistance dans laquelle étaient mes parents : ils hébergeaient des gens de passage et parfois ils ont eu à se camoufler pour échapper à des contrôles allemands.

Ma famille n'avait pas la télévision et j'allais la voir chez une voisine. Je me souviens de l'école primaire : chacun avait son ardoise et, à Noël, nous recevions une orange et un sucre d'orge. J'ai fait ma communion privée dans la grande basilique St Sernin.



A l'âge du certificat d'études, je suis revenue à Montauban dans le quartier de Villebourbon. Ma famille avait ses origines dans le Tarn-et-Garonne : un grand père que je n'ai pas connu avait tenu le moulin de Loubéjac. La place Lalaque était comme un village : tout le monde se connaissait, il y avait un café, une grande épicerie, un dépôt des biscuits Poult dont l'usine d'ailleurs n'était pas loin, et le samedi il y avait un marché impressionnant de bestiaux, en particulier des bœufs, des veaux. Et le collège que je fréquentais n'était pas loin. C'était l'époque yéyé et on suivait l'émission de Salut les copains.

Je suivais le catéchisme à Gasseras et je garde le souvenir d'un curé très sévère. Un jour de fête à Pouty où nous (les filles) avions préféré la fête à l'assistance aux vêpres, il est venu nous chercher avec son solex.

Pendant les vacances d'été, comme d'autres jeunes, j'allais gagner de l'argent dans des travaux saisonniers, aux Nouvelles Galeries où je me rendais à pied, ou à la cueillette des pommes chez un arboriculteur à la sortie de Montauban : je m'y rendais avec un solex qui était muni, chose curieuse, d'un frein à pied. Le travail était dur mais à la fin de la journée il nous arrivait d'aller nous baigner dans le Tarn.

Je suis arrivée à Villemade en 1969.

**Photos page 1 : éolienne chemin de Borde Haute**

page 2 : pigeonnier chemin de Pradès

**Proverbe occitan : Çò prumièr a pas demandat res a çò dernìer.**

Ce qui est premier n'a rien demandé à ce qui est dernier (cela s'appliquait aux semailles : celui qui s'y prenait en premier avait plus chances de réussir que celui qui s'y prenait au dernier moment).



# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 114

Avril 2016

Les Villemadais d'ailleurs (16)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous avez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038. Et s'il vous manque un numéro, ou plusieurs, ou tous, de Villemadé d'antan, n'hésitez pas à les demander.

## Marie-Rose Masurier

Je suis née en 1945 dans la commune de Larroque, dans le Tarn, tout proche de la Grésigne. Mes parents occupaient une petite ferme où ils cultivaient du blé, du mélange (trois céréales ensemble), de la luzerne, une vigne. Il y avait aussi des vaches, deux chevaux, une trentaine d'ovins, des lapins (qui n'étaient pas dans une étable mais en liberté derrière un grillage) et un cochon. Mon père avait un trieur à céréales et il partait plusieurs jours de ferme en ferme pour trier le grain. Tous les jours, il fallait emmener le troupeau de moutons à une certaine distance sur le causse et le garder, c'était le travail de la mère ou des enfants quand ils étaient disponibles. La pièce à vivre de la maison avait un évier en pierre, une grande cheminée ; en plus elle était sous la grange à foin, il ne faisait donc pas froid. Il y avait deux chambres, celle des parents dans laquelle je couchais aussi et celle des garçons et d'un oncle célibataire. Il y avait en plus un réduit, que l'on appelait le « crambet », dans lequel couchait un grand père qui venait de temps en temps. Ce grand père était sourd, il chiquait, il s'occupait de moi et il m'a appris à parler, en piémontais, car c'était sa langue.

La maison ne comportait pas de toilettes. Pour se laver, on utilisait une bassine devant la cheminée ; plus grand, on prenait un seau d'eau et on allait dans la bergerie, en hiver il y faisait bon. Par la suite, on a changé de maison, on est allé habiter plus près du causse, ce qui était plus commode pour garder les moutons, mais il n'y avait pas d'eau. Il fallait aller la chercher à 800 mètres avec des bidons de lait sur le vélo ou sur la charrette à cheval.



Nous dépendions d'un petit village, Ste Catherine où il y avait deux frères célibataires qui fabriquaient des tonneaux, un autre célibataire qui était forgeron et un homme qui faisait fonctionner un four à chaux. Et il y avait l'école avec plusieurs itinéraires pour s'y rendre, à pied : par la route, qui faisait 3 kms, par un sentier à travers près un peu plus court que l'on appelait la traverse, enfin un troisième, sur lequel se trouvait une copine dont la mère, en hiver, nous remplissait la poche de châtaignes chaudes. Sur chacun de ces itinéraires, se trouvaient des copains et copines d'école avec lesquels on faisait route. A midi, on revenait manger à la maison, sauf quand il faisait trop mauvais temps,

sans oublier de prendre le pain à la boulangerie, une grosse miche avec un morceau pour compléter le poids.

Nous étions une trentaine d'élèves, du CP au certificat d'études, avec une seule institutrice. Elle était très à cheval sur la propreté des mains : à la porte de l'école, il y avait un robinet et un baquet, et il fallait montrer ses mains quand on entrait. A la saison, à la récréation, les volontaires étaient invités à écosser les petits pois du jardin de la maîtresse.

J'ai le souvenir d'un réveillon de Noël : oreillettes et îles flottantes, qui étaient les spécialités de ma mère. Et un autre : d'avoir gagné un prix au catéchisme, qui était un bon chez la coiffeuse.

J'ai passé mon certificat d'études, l'institutrice nous prenait le soir pour nous faire réviser. Mais tout le monde n'y arrivait pas. Mes frères ont quitté l'école avant l'âge de 12 ans, pour partir travailler comme domestique, employé

chez un maquignon, apprenti forgeron. Après le certificat, j'ai suivi au canton ce qu'on appelait un cours ménager, un jour par semaine pendant un hiver, où on apprenait la cuisine, la gestion, la propreté de la maison, j'ai fait une saison de fraises chez des voisins. Puis j'ai atterri dans la région parisienne comme nounou de deux enfants d'une famille amie, avec possibilité de suivre des cours de sténo-dactylo.

Je suis arrivée à Villemade en 1976 après être passée par Plessy-Robinson, Meudon-Bellevue et Montauban.

### **Gérard Taroux**

Je suis né en 1950 à Toulouse, avenue de Muret, d'un père horloger-bijoutier (lui-même fils et petit-fils de mineurs de Carmaux) et d'une mère couturière. C'était la grande ville mais il y avait une vie de quartier comme dans un grand village, avec ses commerces : le quincaillier, l'épicier, le boucher, le boulanger, la mercerie, la presse, les maraîchers, les marchands de pains de glace pour les frigos.

Je me souviens des après-midi que je passais dans l'atelier auprès de mon père avec sa loupe sur l'œil ; parfois il m'envoyait chez des fournisseurs chercher des ressorts, des remontoirs, des verres et des mécanismes pour les montres ou les réveils. Ma mère, elle, m'envoyait chez la mercière chercher du fil, des aiguilles et des boutons.

Très tôt, j'ai été intéressé et initié au sport : le foot, le rugby, la pétanque. Je jouais dans une équipe de foot de quartier et j'allais voir les matches de l'UST, l'Union Sportive Toulousaine, l'ancêtre du TFC actuel.

Les dimanches, nous allions sur les bords de Garonne ou de l'Ariège avec les oncles, les tantes, les cousins. L'été, nous allions en famille dans une maison de campagne dans l'Aude, entre Lavelanet et Quillan. J'allais aider les paysans voisins à faire les foins, je conduisais le tracteur. Nous allions souvent à la piscine dans l'île du Ramier. Il y avait aussi les bals des fêtes de quartier : les fêtes du Cours Dillon, de Saint-Michel, de Saint-Cyprien, de Balma nous attiraient.

Avant les bus, et le n° 12 qui reliait notre quartier au centre-ville, j'ai connu les tramways.

La guerre n'était pas terminée depuis longtemps et j'en entendais parler : mes grands-parents maternels avaient envoyé leurs enfants dans le Gers dans une famille d'accueil et des liens se sont tissés entre les deux familles, si forts que, quatre générations après, ils sont encore vivaces. Ma grand mère me racontait que, pendant la guerre, il y avait de la misère et qu'elle aidait des gens en difficulté.

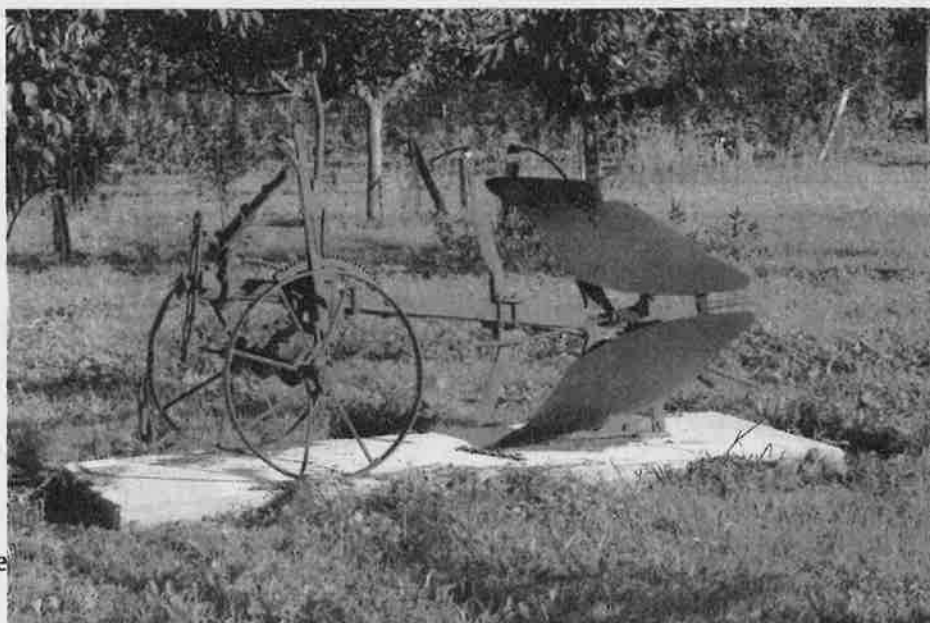
Après l'école primaire et le collège Fermat, qui ne m'ont pas laissé de souvenirs particuliers, je suis entré dans la vie active, dans les télécommunications où j'ai travaillé à l'installation du réseau hertzien de téléphonie, ce qui m'a amené à faire des déplacements dans toute la France : trois mois au mont Aigoual, trois mois à Argelès, entre autres.

Mon service militaire m'a amené dans les Pompiers de Paris. J'ai fait mes classes, très dures physiquement et psychologiquement, au fort de Villeneuve-Saint-Georges.

Puis j'ai été à la caserne

Balard près de la Tour Eiffel et enfin je suis allé à Brignolles, dans le Var, à la Protection civile, chargée de la prévention et des interventions pour les feux de forêts et les intempéries. Cela a été pour moi une expérience très enrichissante. Et en plus, dans mon séjour parisien, les samedis et dimanches où on ne travaillait pas, j'allais aider des commerçants à faire le marché.

Après Toulouse et Paris, j'ai séjourné à Montauban et à Nègrepelisse et je suis arrivé à Villemade en 2002, pas tout à fait à Villemade puisque notre maison se trouve sur la commune de Montauban, mais mon cœur est villemadais. Même si je suis né et j'ai vécu en ville, je me sens plus à l'aise dans un village rural.



**Photos** page 1 : un petit lac chemin de Lestang

page 2 : un brabant, « exposé » vieille route de Montauban

**Proverbe occitan** : Al temps del cocut, tanlèu plegut tanlèu eissut. Au temps du coucou, aussitôt plu, aussitôt séché (en été, le soleil sèche vite la pluie).





# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 115

Mai 2016

Les Villemadais d'ailleurs (17)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous avez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038. Et s'il vous manque un numéro, ou plusieurs, ou tous, de Villemade d'antan, n'hésitez pas à les demander.

## Paul Luini

Je suis né en 1934 dans un petit village du Haut Rhin où mon père était arrivé d'Italie quelques années auparavant. La guerre nous a obligés, mes parents et moi, de quitter ce village. Nous sommes partis d'abord à pied avec une seule valise, dormant la nuit sous les charrettes, puis un train nous a amenés dans un village de la Vienne, Verrières, où je suis resté jusqu'à 18 ans.

En arrivant dans le village, une famille nous attendait, qui tenait le café et une entreprise de maçonnerie. Mon père a d'abord travaillé dans l'entreprise avant de se lancer à son compte comme plâtrier.

Le village était important, avec deux boulangers, un boucher, un bourrelier, deux forgerons, deux épiciers, deux cafés dont un faisait hôtel-restaurant, un percepteur et même une salle des fêtes. Il y avait beaucoup d'agriculteurs avec des fermes importantes cultivant surtout des céréales. Quand il y avait les battages, la machine à dépiquer restait deux ou trois jours dans chaque ferme. Je retrouvais mes copains fils d'agriculteurs et c'était la fête pour nous : on donnait un petit coup de main et surtout on s'amusait. Plus grands, nous participions évidemment davantage au travail. J'allais chercher à vélo le lait dans une ferme.

Quand mon père changeait de chantier, le matériel était transporté avec un cheval et une charrette. Les maçons, quand ils avaient besoin de sable, allaient à la Vienne avec un cheval et plusieurs charrettes. Pour revenir et monter la côte, le cheval tirait les charrettes l'une après l'autre et au bout de la côte, on reformait le convoi.

Je suis allé à l'école du village. On jouait beaucoup à la guerre, Allemands contre Français, avec des fusils en bois. Après l'école du village, je suis parti au collège, à 30 kms, comme pensionnaire. J'ai le souvenir d'une purée de pois cassés à la cantine à laquelle j'ai eu du mal à m'habituer.

Heureusement qu'on avait chacun un casier avec une cantine personnelle qu'on approvisionnait à chaque retour en famille tous les mois ou lors des visites des parents.

Nous habitions à 15 kms de la ligne de démarcation, entre la partie de la France occupée par les Allemands et celle qui ne l'était pas encore. Il fallait franchir cette ligne chaque fois qu'on allait à Poitiers. Le car s'arrêtait, il fallait descendre et subir la fouille. Dans les forêts proches du village, il y avait un maquis important. Lors d'un accrochage, 15 Anglais qui encadraient le maquis ont été fusillés. Malgré l'interdiction, le curé a fait une cérémonie et fait mettre les corps au cimetière. Ce même curé n'a jamais voulu passer à l'heure allemande et l'horloge de l'église est toujours restée à l'heure française. Je garde un souvenir formidable de la Libération. Les cloches n'arrêtaient pas de sonner.

A la fin du collège, j'ai travaillé quelque temps avec mon père dans la maçonnerie. On faisait surtout des puits, des routes et on cassait beaucoup de cailloux. Cela m'a valu de le suivre dans l'île d'Oléron où il y avait beaucoup de travail (mon père y a construit une cinquantaine de maisons).

Le temps du service militaire est venu : à Toulon dans la marine nationale. Par la suite, j'ai trouvé du travail dans la marine marchande sur un pétrolier et j'ai eu ainsi l'occasion de faire beaucoup de voyages, même si on passait beaucoup de temps en mer et qu'on avait peu l'occasion de visiter les endroits où on faisait escale : Marseille, la Syrie, le Liban, le Golfe persique, la Roumanie, Bornéo, Hambourg. Une fois, on partait pour le Golfe persique et le voyage devait durer 7 jours. Nous avons été stoppés dans la Méditerranée (nous avons su par la suite que le canal de Suez était fermé, c'était en 1956), on a fait demi-tour, on a repassé le détroit de Gibraltar et on est parti en



Colombie et revenu en Angleterre : le voyage a duré 70 jours.

La vie était dure à bord, on n'avait pas de téléphone, pas de radio (seulement la radio du bateau dans les cas graves), on avait parfois du courrier qui nous attendait dans un port. Le travail était dur et dans la salle des machines le thermomètre montait jusqu'à 50°. On était une trentaine comme membres d'équipage, tous français, on ne se connaissait pas tous à cause du travail et l'ambiance était parfois pesante, les caractères devenaient susceptibles et il fallait être prudent dans les relations. Mais on gagnait bien sa vie.

Après 4 ans de ce travail pétrolier, j'ai trouvé du travail comme civil dans un établissement militaire à Clermont-Ferrand où un temps de formation m'a fait séjourner à Lyon et Paris, puis je suis arrivé à Montauban et en 1965 à Villemade.

### Nicole Prieur

Je suis née à Albi en 1940. J'ai peu de souvenirs de cette période, sinon qu'on allait souvent à la campagne chez des grands parents métayers. C'était la guerre. Mon grand père, qui couchait dans la salle de séjour, avait toujours son fusil à portée. Je l'accompagnais parfois dans un petit bois voisin où il allait cacher le peu d'argent qu'il gagnait dans une boîte en fer au pied d'un arbre. J'ai entendu plus tard parler de la guerre : des infirmières qui, dans la vallée du Tarn, allaient être fusillées si les Anglais n'étaient pas venus les libérer.

Nous avons quitté Albi pour Ceignac, dans l'Aveyron, dans une propriété agricole. L'occupation principale était l'élevage de moutons avec production de lait pour le fromage de Roquefort. Cela nous donnait droit à du fromage que ma mère allait chercher avec le cheval à un point de distribution. J'ai appris plus tard qu'elle profitait de ces déplacements pour transmettre des messages de la Résistance. Pour nous aider dans le travail, nous avons eu deux prisonniers allemands. L'un d'entre eux était forgeron et il nous a fabriqué, à ma sœur et à moi, une bague en argent. Nous avions un tout jeune berger pour garder les moutons : quand il n'y avait pas école, nous allions lui tenir compagnie, il nous apprenait à réparer des cabanes et à jouer avec des glands.



A Ceignac, j'ai été mise en pension dans une école de sœurs. En plus des matières scolaires, elles nous apprenaient un peu de couture. Nous étions à peu près bien nourries car les familles paysannes fournissaient l'école en produits agricoles, surtout en pommes de terre : il y en avait une pleine cave et il fallait de temps en temps les dégermer. Avec ma sœur, on allait chercher le lait tous les soirs dans une ferme voisine. Le dortoir était une grande pièce (je ne crois pas qu'elle était chauffée en hiver) au milieu de laquelle se trouvait un grand bac en zinc pour la toilette. Tous les matins, au lever, il fallait réciter une prière en latin, je crois que c'était le « de profundis ».

En 1947, ma famille a acheté une exploitation agricole à côté de Montauban, au Ramier. L'école était à 2 ou 3 kilomètres, à côté de la vieille église de Léojac, et on y allait à pied avec retour à la maison pour le repas de midi. Je me rappelle que l'institutrice nous faisait faire beaucoup de calcul, de l'histoire, des dictées mais jamais de rédaction et elle nous donnait beaucoup de leçons à apprendre. A côté de l'école, il y avait un forgeron et une petite épicerie. Nous allions à côté de la vieille église pour le catéchisme qui était assuré par le curé de Fonneuve.

Quand il n'y avait pas école ou catéchisme, le travail de la ferme nous attendait : des cornichons (que je trouvais les raies longues!), on commençait de bonne heure, on arrêtait quand il faisait trop chaud et on y revenait le soir. Une grande occupation aussi était de garder les vaches, c'était un travail assez facile et on pouvait s'amuser. Ces vaches donnaient du lait que l'on livrait à un ramasseur pour la laiterie. Il y avait aussi des cochons, des poules, des lapins, des oies à gaver, de la vigne, des cerisiers. A la saison, il fallait amener quelques plateaux de cerises à des revendeurs du marché de Montauban. Il fallait aussi sarcler le maïs, attacher la vigne, mener le cheval pour décavaillonner la vigne.

Cela ne nous empêchait pas de jouer dans la grange et dans le pigeonnier où on allait ramasser les pigeons et où l'échelle tournante nous servait de tourniquet.

De temps en temps, nous allions chez une tante qui habitait Toulouse : ce voyage dans la grande ville nous émerveillait. Je me souviens du ramassage des poubelles assuré par des tombereaux tirés par des chevaux de trait. Ma tante, qui était une ancienne championne de France de patin à roulettes, nous emmenait en faire à la Halle aux grains.

Après deux années de travail passées à Font-Romeu, je suis revenue au Ramier et arrivée à Villemade en 1968.

**Photos** pages 1 et 2 : anciens séchoirs à tabac.

**Proverbe occitan** : Qu'n se grata d'ont se prutz fa pas tort a digús ! Qui se gratte là où ça le démange ne fait de tort à personne ! (Avant de te mêler des affaires des autres, regarde d'abord chez toi).



# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 116

Juin 2016

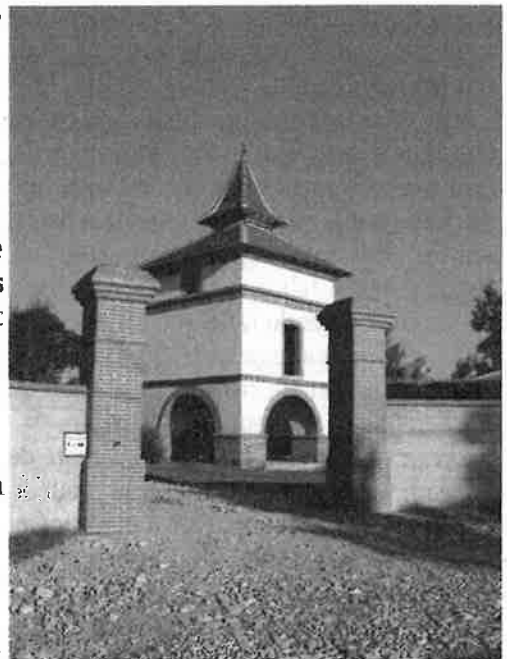
Les Villemadais d'ailleurs (18)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous ayez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038. Et s'il vous manque un numéro, ou plusieurs, ou tous, de Villemade d'antan, n'hésitez pas à les demander.

## Honoré Salotto

Je suis né en 1934 en Italie. Mon père était métayer sur une ferme qui ne dépassait pas 10 hectares et il la travaillait avec son frère, nous vivions donc à deux familles sur cette petite ferme. Des voisins avaient une ferme plus importante, 18 hectares, mais ils étaient une quarantaine de personnes à y vivre dessus. Nous cultivions du maïs, du tournesol, des pommes de terre, des patates douces et nous élevions du bétail pour le lait et pour le travail. Pour labourer, nous nous mettions ensemble avec deux voisins, chacun amenait deux paires de bœufs ou de vaches et tous ces attelages travaillaient ensemble dans le même champ. Pendant la guerre, les Allemands ont réquisitionné notre étable pour y mettre des chevaux qu'ils nourrissaient avec du foin ou de la luzerne pendant que notre bétail était remisé dans un hangar et nourri avec des jambes de maïs. De 6 à 11 ans, je suis allé à l'école, en sabots, dans le village qui se situait à environ 1 km de la ferme.

En 1948, le propriétaire vend la ferme et nous nous retrouvons sans travail, il nous reste un hectare sur lequel nous construisons une maison. Ma mère seule avait trouvé du travail dans un port voisin pour achever de vider et nettoyer des silos à grain. Je pars comme domestique, pendant trois ans, dans une ferme à une quinzaine de kilomètres et mon père, comme beaucoup d'autres, s'expatrie en France comme ouvrier agricole dans une ferme tenue par des Italiens à Garganvillar dans le Tarn-et-Garonne. C'est là que j'arrive à mon tour avec deux de mes sœurs qui trouvent du travail chez des voisins pendant que je travaille avec mon père, mais pas déclaré. Et pour compléter mes revenus, je fabrique des paniers en osier et en bois. Quand nous sommes arrivés, nous n'avions pas d'argent, les habits que nous portions sur nous et quelques uns de rechange. Le voyage en train a duré 24 heures et, à la gare de Montauban, les voisins de Garganvillar nous attendaient. Mon père, dénoncé par un autre Italien parce qu'il n'avait qu'un passeport de touriste, est obligé de repartir en Italie et d'attendre que son employeur lui établisse un contrat de maître-valet. J'étais arrivé en France sans connaître un seul mot de français. Au tout début, quand j'allais au bal, je ne connaissais qu'une seule phrase que les copains m'avaient apprise : « Voulez-vous danser avec moi ? » et ça marchait. Mais j'ai vite appris le français grâce à une voisine compatissante.



En 1956, nous venons travailler dans une ferme au gué de Piquecos où nous cultivons des cornichons : je me souviens qu'il y avait cinq raies de 150 mètres de long. Les femmes les ramassaient et je les transportais en tracteur chez Clément Ouvrié à Villemade. Un jour, un hélicoptère a survolé nos cornichons, mes sœurs l'ont salué et le pilote n'a fait ni une ni deux, il s'est tout bonnement posé dans le champ, ce qui a amené quelque désordre dans la récolte de cornichons.

En 1965, nous faisons construire une maison sur un terrain acheté à Villemade, au Maillet Haut, et nous venons nous y installer.

## Josiane Delrieu

Je suis née en 1950 à Moissac. Mes parents exploitaient une ferme d'une quinzaine d'hectares. Il y avait quelques coteaux que l'on ne travaillait pas mais, sur le reste, on faisait du maïs, du blé et de l'élevage. Il y avait une vache laitière, car il fallait fournir du lait à toute la famille, plusieurs vaches de travail qui faisaient des veaux, un cochon et du petit élevage. On avait aussi une vigne à vin et pour la vendanger on réunissait les parents et les voisins. Nous les enfants, on s'amusait, on se « moustait » (on écrasait une grappe de raisin, colorée de préférence et on la passait sur le visage de celui qu'on voulait « mouster »). Les battages étaient aussi une fête pour nous, on s'amusait autour du gerbier, et puis il y avait des grands repas avec, au menu, de la soupe, des poules farcies et du macaroni. Mon père mettait à la disposition des hommes de grandes bouteilles de vin.

Mes parents, fatigués, ont vendu la ferme et ont acheté une maison avec un grand jardin dans la côte de Saint Laurent. Ma mère faisait pousser des légumes qu'elle allait vendre au marché de Moissac.

J'allais à l'école à vélo à Mataly et je restais à midi à la cantine. Dans ce hameau, il y avait aussi une épicerie et un forgeron. Après le certificat d'études, j'ai fait deux années supplémentaires dans un cours complémentaire qui se tenait dans une salle du moulin de Moissac et qui était réservé aux filles. Au programme, nous avions du français, des maths, de la couture et de la cuisine. Après ces deux ans, je suis allées travailler aux fruits.

Nous étions huit frères et sœurs, cinq filles et trois garçons. J'avais une sœur qui avait vingt ans de plus que moi et comme ma mère était très occupée par le travail de la ferme, par les courses et le marché, c'était ma sœur qui s'occupait beaucoup de moi. On m'a raconté que quand elle s'est mariée j'ai pleuré toute la journée (j'avais quatre ans). Mais comme elle n'est pas allée habiter très loin, elle me prenait chez elle pendant toutes les vacances scolaires. J'avais un grand frère qui jouait de l'harmonica. Un autre conduisait la voiture. Ils ont quitté la maison pour travailler et faire leur vie mais souvent le dimanche et les fêtes on se retrouvait en famille. J'ai le souvenir de la grande lessiveuse que ma mère faisait bouillir pour laver le linge de toute la famille. Ma sœur allait ensuite rincer le linge dans un ruisseau voisin. Les petites, nous l'accompagnions et un jour l'une d'entre nous est tombée dans le ruisseau. On a pu la sortir heureusement mais on s'est bien fait gronder.

Les plus grands allaient au cinéma à Moissac, ils allaient danser dans les fêtes de village. Mais les filles ne pouvaient pas y aller toutes seules, il fallait que la maman les accompagne.

J'ai toujours entendu raconter par ma mère qu'elle n'avait pas de photos de son mariage : elles avaient été apportées chez le photographe mais la crue de 1930 a dévasté le magasin du photographe et a emporté les photos.

Il y avait la grande fête de la Pentecôte de Moissac. On mettait nos plus beaux habits et mon père mettait un chapeau. Une année, ma grande sœur a été désignée comme rosière : on la choisissait dans une famille nombreuse et méritante. Elle a participé au défilé depuis la mairie jusqu'à l'Uvarium où avait lieu un discours et la remise à la rosière d'un gros bouquet de fleurs des champs ainsi que des cadeaux, entre autres une robe de mariée et une chaîne et médaille en or. Toute la famille faisait évidemment partie de la fête. Le lendemain, la rosière était conviée à la fête des marins avec bénédiction du Tarn en barque.

J'ai quitté Moissac pour Villemade en 1974.



**Photos page 1 :** pigeonier chemin St Pierre

page 2 : portail du château

**Proverbe occitan :** Luna mercrusa, fenna barbuda, cada cent ans, n'i a pro amb una.

Lune nouvelle qui tombe le mercredi, femme barbue, ça suffit avec une tous les cent ans.



# VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 118

Octobre 2016

Les Villemadais d'ailleurs (20)

En principe, Villemade d'antan terminera son aventure avec le n° 121 de janvier 2017. Si vous êtes villemadais né ailleurs qu'à Villemade et si vous voulez raconter vos souvenirs de là où vous étiez avant 1960, si vous êtes villemadais né à Villemade et si vous avez des souvenirs concernant Villemade d'avant 1960, nous nous ferons un plaisir de les publier. Faites signe à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038 avant le 1<sup>er</sup> décembre 2016.

## Pierrot Moulleraç

Je suis né en 1942 à Moissac où mes parents étaient fermiers dans une exploitation d'une douzaine d'hectares côte de St Laurent. Blé, maïs mais surtout chasselas et bétail étaient les productions principales de la ferme. Mon père achetait des vaches de travail maigres, il les engraisait, les faisait travailler et il les revendait à des maquignons. Tout le travail se faisait à la main ou avec le bétail : vaches, mulet. Mais quand mon père a eu du mal à suivre les vaches de travail, il a acheté un petit tracteur à chenille, de marque Ransome. Pour le chasselas il fallait tailler, traiter, récolter, trier avec l'aide de jeunes filles embauchées et le vendre au marché de Moissac tous les matins à la saison à l'aide du mulet et d'un charreton.

Moissac était tout proche avec ses commerces, il y avait un forgeron au hameau de Mataly, on y trouvait aussi un cordier : celui-ci, à partir de ficelles, tressait des cordes ou des câbles en se servant d'un treuil qu'il actionnait à la main. L'hiver, venait l'alambic pour faire l'eau-de-vie : pour nous, la matière première était les déchets du tri du chasselas.

En 1950, mon père, tout en gardant le fermage côte de St Laurent, achète une petite propriété plus près de Moissac, au Brésidou, sur laquelle nous cultivions encore du chasselas, et aussi des arbres fruitiers et des artichauts.

Nous étions 4 frères et une sœur : trois d'entre nous sont restés sur la ferme jusqu'à l'âge de 20 ans. Dès 15 ans, j'allais travailler avec le mulet dans des petits lopins de vigne appartenant à des gens de Moissac qui n'avaient pas le temps ou la force de les cultiver ; ils étaient situés dans des coteaux pentus au dessus de la voie de chemin de fer et il fallait veiller à ne pas dégringoler. Les relations avec les voisins étaient fréquentes pour le sarclage du maïs, les battages, les vendanges et les despeloucades (en hiver, on se retrouvait les uns chez les autres pour « despelouquer » c'est-à-dire pour enlever l'enveloppe des panouilles de maïs).

Pour se distraire, il n'y avait pas la télévision, seulement la radio. L'hiver, on se réunissait entre voisins pour jouer aux cartes. Quand j'ai été grand, il y a eu le cinéma à Moissac, les bals : ceux des fêtes de village ou de hameaux, ceux qu'on appelait les bals des trieuses à la saison du chasselas à Mataly, aux Gervaises, à la Mégère, sans oublier les grandes fêtes de la Pentecôte.

Avant de me mettre au travail de la ferme, je suis quand même allé à l'école Imbert tenue par des frères, à Moissac. J'y allais à pied et à midi je mangeais à la cantine. Le soir, il y avait étude mais il fallait que je rentre vite pour garder les vaches après avoir goûté avec du pain et du chocolat. Je n'ai pas de souvenir particulier de l'école, sinon d'un long roseau qui arrivait jusqu'au fond de la classe et qui servait à rappeler à l'ordre les élèves dissipés. J'avais un grand-père qui tenait un café dans un hameau de Lafrançaise à Lemouzy où il donnait des bals. Il était aussi « pastillaire » (prononcer pastillaire), vendeur de bonbons et, pour cela, il allait à toutes les fêtes des



environs, y compris à Villemade, avec un cheval et une charrette.

Je suis né pendant la guerre, je n'en ai aucun souvenir mais on m'a raconté : il y avait le couvre-feu à 22 heures. Si de Moissac les Allemands voyaient des lumières dans les coteaux, ils n'hésitaient pas à tirer dans leur direction. Il arrivait aussi qu'ils viennent dans l'étable choisir les plus belles bêtes et demander qu'on les amène à l'abattoir pour eux, évidemment sans les payer. Et mon père était réquisitionné pour aller garder la nuit le pont Cacor.

On m'a raconté aussi qu'à l'âge de 6 mois j'ai eu une bronchopneumonie sévère et pendant 15 jours j'ai été entre la vie et la mort. Nous avons été 12 enfants à attraper la même maladie, nous n'avons été que deux à nous en sortir. Le service militaire accompli, après être passé par St Hilaire et Agen, je suis arrivé à Villemade en 1971.

### **Nicole Estève**

Je suis née en 1949 à St-Maixent-l'Ecole dans les Deux-Sèvres : mes parents arrivaient d'Indochine où mon père était militaire et ma mère institutrice. Mon enfance et ma jeunesse ont été marquées par des déplacements fréquents dus à la carrière de mon père, avec la difficulté de s'intégrer dans les classes où je débarquais et donc de se faire des amis durables.

A 2 ans, je suis repartie avec mes parents au Cambodge jusqu'à l'âge de 6 ans. Ma première langue parlée a été le vietnamien parce que la personne qui me gardait était vietnamienne. Sur le bateau de retour, en juillet 1954, nous avons appris la chute de Dien-Bien-Phu.

J'ai fait mon CP à Chartrettes, un petit village à côté de Melun, dans une classe unique. L'institutrice avait un bébé et j'avais beaucoup de plaisir à aller le voir.

J'ai fait mon CE1 et mon CE2 à Montpon, en Dordogne, tout près de la ferme familiale où était né mon père et qui était tenue par mon oncle. Mon père avait été envoyé en Algérie et nous étions seules avec ma mère et ma petite sœur. De l'école, je me souviens que, quand on était puni, on allait se coller au mur sous la cloche ou bien on faisait le tour de la cour jusqu'à ce que l'institutrice nous dise d'arrêter.

Mon CM1 s'est passé à Mascara en Algérie. Les punitions étaient différentes : chaque fois qu'on parlait, on avait une amende d'un centime et je devais piocher dans ma tire-lire pour payer mes dettes. Mais il y avait aussi des récompenses, des bons points et tous les dix on avait droit à une image. J'ai le souvenir du printemps et du mimosa en fleur, des marchands ambulants, en particulier un qui criait : voilà des radis. et aussi des apéritifs que les adultes prenaient le dimanche sur la place de Mascara pendant que nous jouions.

Pour le CM2, je suis revenue à Montpon. J'amenais ma sœur à l'école avec une grande bicyclette. Ma sœur et le cartable faisaient un équipage parfois difficile à contrôler. Le dimanche était très occupé : messe le matin, catéchisme à 13 heures 30 dans l'église où il fallait apprendre par cœur des questions et des réponses qu'on ne comprenait pas et que la vieille dame catéchiste ne nous expliquait pas, et ensuite on participait aux vêpres. J'ai le souvenir d'un marchand ambulant qui vendait des bouteilles de lait et du yaourt et aussi d'un homme qui venait faucher le jardin avec une faux (les tondeuses n'existaient pas).

Je passais la plupart du temps de mes vacances dans la ferme familiale où je jouais beaucoup avec une cousine de mon âge. Je participais à la confection des confitures et je raclais avec délectation les marmites. A la ferme, il y avait des vaches laitières et de la vigne. Le matin quand on avait fini de s'occuper des vaches, il y avait un petit déjeuner conséquent avec soupe, jambon et autres charcuteries et puis on repartait au travail.

Pour ma 6<sup>e</sup> et ma 5<sup>e</sup>, je suis repartie en Algérie. La situation était devenue difficile et la guerre avait pris de l'ampleur. Des magasins étaient fermés, les cours parfois n'avaient pas lieu, il y avait le couvre-feu, nous avions peur pour mon père qui était à Oran dans la gendarmerie. Pourtant j'ai un souvenir heureux : au lycée il y avait une salle de cinéma et le premier film que j'y ai vu était « Crin Blanc ».

En 1962, je suis arrivée à Montauban et j'ai continué mes études. Nous étions logés à la caserne La Hire qui depuis a été démolie et reconstruite, sauf le porche qui a été conservé, et ce porche était le lieu de ralliement de tous les jeunes de la caserne. Nous avons été 21 à passer le Bepc la même année et j'ai gardé des liens avec un certain nombre.

Je suis arrivée à Villemade en 1982 après être passée par Toulouse et Montauban.

**Photo page 1 : le mulet prêt au travail**

**Proverbe occitan :** Cap de lunatièr n'a pas fait de bel palhèr.

Celui qui s'occupe trop de la lune (pour faire ou non tel travail = qui est trop pointilleux) ne fait pas un beau pailler (= n'a pas de bons résultats).



# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 119

Novembre 2016

Les Villemadais d'ailleurs (21)

En principe, Villemade d'antan terminera son aventure avec le n° 121 de janvier 2017. Si vous êtes villemadais né ailleurs qu'à Villemade et si vous voulez raconter vos souvenirs de là où vous étiez avant 1960, si vous êtes villemadais né à Villemade et si vous avez des souvenirs concernant Villemade d'avant 1960, nous nous ferons un plaisir de les publier. Faites signe à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038 **avant le 1<sup>er</sup> décembre 2016.**

## Claudine Brousse

Je suis née en 1946 à l'Honor de Cos. Avant la guerre, mes parents travaillaient comme employés dans un château à Réalville. Mon père est parti à la guerre et a été prisonnier en Allemagne pendant 5 ans, il a travaillé dans une ferme. Ma mère est allée chez une grand-mère à l'Honor et toutes les deux se sont occupées d'une petite ferme de quelques hectares. Mon père, à son retour d'Allemagne, a travaillé lui aussi à la ferme tout en ayant un emploi aux Ponts et Chaussées. La ferme avait 4 hectares cultivables plus 2 de bois. On y cultivait du chasselas, de la vigne, des pêches, des brugnons, quelques céréales et du foin pour deux vaches de travail. Au village, on trouvait l'école, deux épiceries, deux cafés, un forgeron, un boulanger, un coiffeur et un marchand de fruits. Dans les fermes, passait un ramasseur pour prendre les fruits récoltés. Il y avait une halle où se tenait dans le temps un marché.

Dès 5-6 ans, je suis allée à l'école au village, d'abord une vieille école puis une école neuve. Ma première institutrice était très gentille et j'ai eu le plaisir de la retrouver récemment dans des retrouvailles d'anciens de l'école : elle avait plus de 90 ans.. L'instituteur que j'ai eu ensuite était beaucoup plus sévère, brutal même : ceux qui travaillaient mal étaient confinés au fond de la classe. L'école était équipée d'une cantine ; quand la cantinière était malade il fallait se débrouiller, on allait alors acheter de quoi manger à l'épicerie. Comme les sandwiches n'existaient pas, on achetait une boîte de sardines ou de pilchards.



J'allais à l'école à vélo, d'autres y allaient à pied. Un voisin plus âgé que moi de quelques mois était chargé de me chaperonner. Un jour, je ne l'ai pas attendu et il l'a très mal pris. Le soir, on rentrait à plusieurs, on parlait beaucoup, surtout aux carrefours avant de se séparer. On se retrouvait le mercredi pour s'amuser. Un jour où je m'étais attardée chez une amie qui avait une collection de poupées, je me suis fait punir au retour : au lit sans souper. Heureusement que ma grand-mère avec qui je partageais la chambre a eu pitié de moi.

A 14 ans, il y a eu le certificat d'études et puis, à part quelques rares camarades qui allaient en sixième, c'était le cours ménager de Lafrançaise qui nous attendait avec des cours de cuisine, de couture, de tricot, de bricolage, de petit élevage et, au bout de trois ans, un examen au lycée de Capou. J'aurais bien aimé continuer les études mais à l'époque ça ne se faisait pas, mes parents n'ont pas voulu et je suis restée à la maison.

Déjà pendant le temps de l'école, il fallait donner un coup de main à la maison. A 11-12 ans, je savais tuer un lapin ou un canard. Il fallait aussi garder les vaches et c'était un plaisir quand dans un pré voisin on retrouvait un voisin ou une voisine.

Plus grande, je participais au triage du chasselas, chez moi d'abord et puis chez deux voisins. Chez l'un d'eux, nous étions une dizaine de trieuses, dont certaines venaient de loin et couchaient sur place. A la saison du chasselas, il y avait le bal des trieuses, tous les jeudis à l'Honor sous la halle : les mamans nous accompagnaient et nous surveillaient, assises sur des bancs de bois le long des murs, pendant que les papas étaient au café.

Pour le dépiquage, les vendanges, on s'entraidait entre voisins, c'était un peu la fête et on mangeait bien. Dans chaque maison, on trouvait un four spécial sur lequel on pouvait faire rôtir plusieurs poulets à la fois et qui permettait de mettre de la braise dessous et dessus. Il y avait aussi les « despeloucades », les soirées où,

avec les voisins, on séparait les panouilles de maïs de leur enveloppe et ça finissait dans des bagarres dans les tas d'enveloppes et des grimaces avec du charbon récupéré sur le maïs.

On ne connaissait pas encore la machine à laver. On lavait le petit linge à la maison et deux fois par an, avec la charrette et les vaches, on descendait à l'Aveyron au gué de Piquecos avec la planche à 4 pieds, que l'on appelait la banco, les battoirs et le pique-nique.

La télévision n'était pas encore arrivée chez nous et on allait la voir chez le voisin. Parfois, on allait au cinéma à Lafrançaise où un cinéaste itinérant donnait une séance dans une salle de la mairie. On allait voir de la famille à Caussade, à vélo. Il y avait bal le dimanche au village mais auparavant il y avait les vêpres à l'église. On allait au marché à Lafrançaise le mercredi et parfois le samedi à Montauban. J'ai le souvenir d'un voyage à Livron pour un pèlerinage avec ma grand-mère dans un vieux bus.

Je suis arrivée à Villemade en 1965.

### **Christian Mézailles**

Je suis né en 1945 à Bas-Pays, donc tout près de Villemade, dans la commune de Montauban. Et comme cela se pratiquait à l'époque, je suis né à la maison. Mon père était plombier-zingueur-chauffagiste ; ma mère a travaillé d'abord dans une usine de confection de bas rue Ingres à Montauban puis, comme l'usine a déménagé à Toulouse, elle a fait des ménages.

Nous sortions de la guerre, tout a été calme pour ma famille, j'ai simplement entendu parler de restrictions et de ravitaillement difficile. Mon père avait donné un coup de main à la Résistance mais il n'en parlait pas.

Mes parents avaient un bout de terre autour de la maison, 4000 mètres carrés : ils avaient donc un jardin avec quelques arbres fruitiers et une vigne, car, pour tous ceux qui le pouvaient, c'était important de faire son vin, souvent un vin qui ne dépassait pas 8° et qui devenait de la piquette au printemps !

Le quartier de Bas-Pays n'était pas très peuplé : 3 ou 4 fermes et quelques maisons individuelles. Nous nous rattachions à St Hilaire pour l'église et pour le café et pour tout le reste à Montauban. Il n'y avait pas beaucoup d'enfants sur le quartier. A partir de 5 ans je suis allé à l'école à vélo rue Bêche avec mes sœurs et quelques voisins. Je me souviens d'un instituteur sévère qui s'appelait Couteau et qui recourait assez souvent aux gifles.



Ma famille était protestante, il n'y avait pas de difficultés avec les catholiques, je me souviens même que le curé venait nous rendre visite.

Il n'y avait que pour les mariages où souvent l'une ou l'autre famille faisait pression pour que le marié ou la mariée se tourne, c'est-à-dire change de religion.

Le jeudi, l'école organisait une sorte de patronage avec des jeux soit au cours Foucault soit sur le terrain où se trouve actuellement la piscine. Et le reste du temps, on s'amusait entre copains.

Après le certificat d'études à 14 ans, je suis parti en apprentissage chez un serrurier-feronnier de Montauban et à 17 ans j'ai passé mon CAP à Beaumont-de-Lomagne. Cela ne m'empêchait pas, pendant les vacances, d'aller ramasser des pêches, des prunes ou des raisins et de donner un coup de main aux voisins pour faire la gerbière et dépiquer le blé, faire les vendanges. Chaque famille élevait un cochon et entre voisins nous nous réunissions pour le tuer et le préparer.

A 17 ans, j'ai obtenu difficilement l'autorisation de mes parents d'aller suivre une formation de soudeur à côté de Troyes dans l'Aube. Avec ce nouveau CAP, j'ai pu passer le concours et entrer à la SNCF à Paris-Montparnasse où j'ai travaillé en 3/8 à l'entretien électrique des voitures de voyageurs. Mais, tout en étant à Paris, il ne fallait pas oublier de s'occuper de la vigne familiale ; alors le dimanche, je venais tailler, traiter, décavaillonner la vigne (heureusement que le voyage était gratuit !)

Après un passage par Castelsarrasin pour mon service militaire, l'abandon de la SNCF pour revenir travailler à Montauban, un détour par Morlay et Nantes, je suis arrivé à Villemade où je me suis installé définitivement en 1982.

**Photos : 2 anciennes entreprises artisanales de Villemade page 1 garage Barroso  
page 2 scierie Castel**

**Proverbe occitan :** Cap de lunatièr n'a pas fait de bel palhèr.

Celui qui s'occupe trop de la lune (pour faire ou non tel travail = qui est trop pointilleux) ne fait pas un beau pailler (= n'a pas de bons résultats).





# VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 120

Décembre 2016

Les Villemadais d'ailleurs (21)

En principe, Villemade d'antan terminera son aventure avec le n° 121 de janvier 2017. Si vous êtes villemadais né ailleurs qu'à Villemade et si vous voulez raconter vos souvenirs de là où vous étiez avant 1960, si vous êtes villemadais né à Villemade et si vous avez des souvenirs concernant Villemade d'avant 1960, nous nous ferons un plaisir de les publier. Faites signe à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038 **avant le 1<sup>er</sup> décembre 2016.**

## Christian Peyretout

Je suis né à Montauban en 1954 dans une fratrie de six enfants. Mon père originaire du Limousin s'y était installé, après la guerre, dans une vieille maison aux murs en terre de l'avenue de Cos qu'il rebâtit plus tard en 1969. Il y avait un atelier tenant à la maison ou il exerçait les métiers de forgeron, serrurier et ferronnier. Nous vivions alors essentiellement dans la cuisine, chauffée par une cuisinière à bois, dans une certaine rusticité. Je revois par exemple ma mère faisant bouillir le linge dans une lessiveuse et brossant le linge au savon de Marseille sur un lavoir en ciment sous le hangar. Les toilettes étaient une cabane avec deux planches au fond du jardin. Nous avions l'eau au robinet et un puits avec une pompe à bras.

Nous dormions, bercés par le bruit des machines outils, du marteau sur l'enclume. J'étais fasciné de voir mon père frapper le fer rouge, transformer un simple morceau de fer en œuvre d'art ou aiguiser des outils : socs de charrue ou burin de maçon. C'était de la magie et de la force. Il n'avait pas de permis de conduire ni de voiture : c'est en vélo et carriole qu'il allait s'approvisionner en ferraille chez Mercier rue de la Comédie. Il y avait alors quatre ouvriers, un forgeron et trois serruriers ferronniers. Nous étions tous les jours au minimum huit à table et j'étais surpris, pour les fêtes de famille, de voir qu'un lieu de travail et de labeur devienne du jour au lendemain un lieu de joie et de bonheur, les tables étant mises dans l'atelier après un nettoyage en règle.

Dans le quartier, il y avait l'usine de chaussures Arakelian et à côté la menuiserie Mourieras avec qui nous étions amis, parents et enfants. Vers la croix de Pomponne, il y avait l'entreprise de travaux publics Yves Lonjou avec de belles pelles mécaniques Poclair et des camions toujours impressionnants pour le petit garçon que j'étais. J'étais fasciné par son frère Roger, le cascadeur, dont les prouesses défrayaient la chronique.

Mes sœurs nous amenaient à l'école maternelle de la rue Bêche à pied en passant le long de la voie de chemin de fer de Lexos gare de Villeneuve qui est maintenant coulée verte et Eurythmie. J'y ai vu des trains. Puis je suis allé à l'école primaire de Pomponne où il m'arrivait de me faire gronder par le maître ou la maîtresse car mes mains et ma figure portaient souvent des traces noirâtres récoltées dans l'atelier paternel.

Tout l'été, les terrains vagues du quartier encore peu bâti étaient pour mes copains et moi des champs de bataille où nous jouions à la guerre à grands renforts de frondes ou de canons de notre fabrication et quand nous faisions un prisonnier, nous n'étions pas peu fiers. Plus tard, le film " La guerre des boutons" m'y a fait repenser.

Nous ne partions pas en vacances en famille. Avec mon frère et ma sœur nous étions envoyés en colonie de vacances à Mimizan. C'était plus un déchirement qu'un plaisir mais quel bonheur quand mon oncle qui avait une voiture amenait nos parents et le reste de la famille nous rendre visite. C'est là que j'ai découvert l'océan et, ironie du sort, quinze ans plus tard, ce fut ma première plage en tant que Maître Nageur Sauveteur.

En 1966, je suis entré demi-pensionnaire à la Fobio, ce qui a un peu modifié mon existence. J'ai fait alors un peu d'athlétisme, du rugby, du karaté, de l'aviron au Club Nautique (nous aurions pu être médaille de bronze au championnat de France si je n'avais pas cassé ma pagaie quelques mètres avant l'arrivée). J'y ai vécu les événements de 1968 : je me revois assis dans la cour à cause des manifestations.

Montauban évoluait. Dans mon quartier les maisons se construisaient et, en face de chez nous, trois grands immeubles ont vu le jour. La piscine a été une grande avancée sociale. Nous y passions nos étés et y avons appris à nager. Tous les copains savaient nager et plonger sauf mon frère et moi. Mais si nous n'étions pas devant, nous suivions, même s'il nous fallait plonger du trois mètres avec une bonne coulée pour rejoindre le bord.

En 1967, l'équipe de rugby de Montauban a été championne de France contre Bègles. Mon père a retrouvé son portail d'atelier peint entièrement en vert et noir. Tous les dimanches après midi, il nous amenait voir les matchs à Sapiac à pied en traversant la ville et le jardin des plantes. Comme l'émission du dimanche soir de Roger Couderc

donnait les résultats en filmant les tableaux d'affichage, nous allions nous mettre sous le tableau pour pouvoir nous admirer à la télévision.

A seize ans, j'ai quitté l'école car c'était le métier de serrurier du bâtiment qui m'attirait. J'ai travaillé comme apprenti dans l'atelier de mon père puis j'ai passé mon CAP obtenu en deux ans au lieu de trois. Pour mes dix-huit ans, mon père m'a acheté une 203 Peugeot réformée de la gendarmerie que j'étais fier de garer devant le café de l'avenue du 11ème. Repeinte en blanc, elle rutilait de tout ses chromes.

Je suis parti à l'armée à Toulouse puis Limoges. J'ai repris le travail à l'atelier avec mon père et mon petit frère qui avait pris la même voie. Pas très optimiste pour l'avenir du métier de serrurier ferronnier après le choc pétrolier de 1974, mon père m'a encouragé à partir à l'école de Police, à Sens.

En passant par Bergerac pendant neuf ans, je suis arrivé à Villemade en 1982.

### **Gisèle Coustaux**

Je suis née à Albias dans la ferme de mes grands-parents. Ma première école a été à Castres puis à Carcassonne.

Les jeudis, en groupe, nous « montions » à la Cité dont les douves devenaient notre terrain de jeux. Pour nous, pont-levis, créneau, donjon, château comtal étaient des mots très concrets. J'avais une institutrice qui, très souvent, avant la fin des cours du samedi après-midi, nous racontait l'histoire de la région, ses contes et ses légendes. Bien des années après, vers 1970, un chroniqueur de la radio, Gaston Bonheur, avec son accent inimitable, racontait « le Languedoc ». Un vrai bonheur de réentendre cela.

Après Carcassonne, ce fut la vie de pension durant quelques années à Montauban et dont je garde un bon souvenir, malgré les dortoirs très peu chauffés, les promenades obligatoires du jeudi et du dimanche, toujours coiffées du chapeau, soit d'été soit d'hiver. Les grandes et les petites sorties (le week-end après les cours du samedi après-midi, soit seulement le dimanche) pouvaient être supprimées si la semaine avait été trop chahuteuse.. Dans la troisième cour du lycée, il y avait un grand espace où on avait creusé une tranchée en zigzag couverte. Défense bien sûr d'y pénétrer, mais c'était si excitant de se faire peur là dedans.

Des tranchées, il y en avait, entre autres, sur le quai Poulit. Là où maintenant se trouvent le lycée et le collège de la Fobio et le quartier autour, ce n'était qu'un terrain vague rempli de trous et de monticules de terre. Les premiers HLM se sont construits en bordure quelques années après la guerre.

J'étais très jeune mais je me souviens, étant chez une tante dans la campagne, avoir entendu sonner la cloche du village annonçant le début de la guerre.

Dans les années 40, sous l'occupation allemande, on a changé d'heure. Il y avait l'heure nouvelle et l'heure « vieille ». Certains villages vivaient à l'heure vieille dans leur vie courante, ce qui amenait des méprises.

Par souci d'économiser les moyens de chauffage, charbon, gaz ou bois, certains se fabriquaient des fourneaux à sciure. Cela ressemblait à nos marmites à faire cuire les conserves. Il fallait faire un trou rond dans le fond, passer un tube au centre, bien tasser la sciure autour, enlever le tube, mettre une grille et allumer le feu sous le fourneau qui était posé sur un trépied ou sur trois briques. La sciure brûlait lentement et on pouvait faire chauffer de l'eau ou cuire des aliments. 1956, année terrible où le thermomètre n'arrêtait pas de descendre. L'eau avait gelé dans les tuyaux en plomb et personne n'avait de l'eau dans les maisons. Il y avait (il y a ?) une source au bord du Tarn à côté du moulin Sapiacou. Une procession de personnes dont je faisais partie, ma mère étant malade, munies de seaux et de brocs, allaient y prendre de l'eau. Il fallait descendre une quinzaine de marches devenant de plus en plus glissantes, puis suivre un petit sentier jusqu'à la source.

Après la guerre, chaque quartier voulait SA fête, qui se tenait soit sur les places, soit à des carrefours ou, à la campagne, sur les routes. Je me souviens, au mariage d'un oncle, d'avoir dansé sur la route. La maison où avait lieu la noce jouxtait cette route. Quatre lampions, quelques guirlandes, un musicien et le tour était joué. Il est vrai qu'à l'époque peu de voitures circulaient.

Pour suivre mon mari, j'ai dû déménager souvent : Toulon, Cherbourg, une île du Pacifique, retour à Toulon puis Bordeaux. Je suis villemadaise depuis 1974.



**Photo :** à Villemade, chemin Raxol, un petit pigeonnier pas très ancien.

**Proverbe occitan :** Quand sec es lo mes de genièr, te cal assolidar lo granièr.  
Janvier sec, renforce ton grenier (il y aura une belle récolte).